

ça MEUHR'présente

L'Orignal déchaîné

vol. 20 nº 1 Vendredi 1er septembre 2006 lorignal@laurentienne.ca

20 ans dans l'étang!

Ce numéro célèbre le 20e anniversaire du journal l'Orignal déchaîné. Dans ces pages, vous trouverez : en page 3, une réflexion sur les vingt dernières années, en page 4, l'histoire de la presse étudiante en français à la Laurentienne et, en page 15, le tout premier numéro de l'Orignal déchaîné qui a paru en 1987.

AVIS AUX ANCIENS!

Nous vous invitons à nous écrire au sujet de votre vécu à *l'Orignal déchaîné*. Communiquez avec nous par téléphone au 705-675-4813 ou par courriel au lorignal@laurentienne.ca. Nous attendons vos anecdotes avec impatience!

GRÈVE AU SEIN DU PERSONNEL DE SOUTIEN À L'HORIZON?

Les pourparlers entre l'université et le Syndicat des employés de l'Université Laurentienne (SEUL) qui représente le personnel de soutien (majoritairement les secrétaires et les réceptionnistes) avancent très lentement. Il se pourrait qu'une grève soit déclenchée d'ici quelques jours. Deux points de litige empêchent la signature d'un contrat, soit l'élaboration d'une nouvelle politique contre l'harcèlement (dont le syndicat cherche à enchâsser à la convention collective et dont l'université en fait sa chasse gardée) et la création d'un poste d'un médecin universitaire, celui-ci qui approuverait les congés de maladie au lieu des médecins de famille (ce que l'université cherche à imposer et que le syndicat refuse carrément pour ses employés). S'il y a une grève, les cours auront encore lieu mais non pas sans ralentir les activités sur campus. *L'Orignal* vous gardera au courant. D'ici ce temps là, bonne chance!

ATTENTION: ENCORE DE LA CONSTRUCTION! BIENVENUE À LA LAURENTIENNE



Ici, on aperçoit la nouvelle « Résidence de l'Ouest» qui ouvrira ses portes cette semaine. Celle-ci logera quelques 300 étudiants en 3e et 4e années ainsi qu'aux études supérieures. Mais n'oubliez pas d'enlever vos chaussures avant d'entrer... Y'a d'la bouette partout dans'cour!

En effet, il y a de la construction de part et d'autre sur campus. En novembre ouvrira un nouveau resto Tim Horton entre l'édifice des Classes et l'édifce des Arts. Enfin, on aura nos salades et nos sandwichs!!! De plus, deux terrains de stationnement seront réfectés. Finalement, le centre d'éducation physique Ben-Avery subira une rallonge imposante. Voilà le résultat, messieux et dames de la hausse de vos frais de scolarité!

DANS CE NUMÉRO...

L'Orignal déchaîné



L'Orignal déchaîné est le journal étudiant en français de l'Université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux et celles qui veulent s'adresser à la communauté laurentienne en français.

L'Orignal déchaîné tire 1 000 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un système Macintosh et est imprimé par Journal Printing, de Sudbury. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'Université Laurentienne, au *Black Cat Too, Village International, Laughing Buddah* et T*ownehouse Tavern* ainsi qu'à un nombre croissant d'abonné(e)s.

Tout changement d'adresse ou demande d'abonnement ainsi que tout exemplaire non distribué doit être envoyé à l'adresse ci-dessous.

La responsabilité des opinions émises ainsi que la féminisation appartiennent à l'auteur de l'article. L'édition générale, ainsi que le choix des titres et sous-titres sont réservés au comité de rédaction. Les textes et les illustrations publiés dans *L'Orignal déchaîné* peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source.

Faites-nous parvenir vos commentaires et suggestions aux coordonnées ci-bas.



Le prochain numéro de l'Orignal déchaîné sortira des marais le mercredi 20 septembre 2006.

Sa date de tombée est le jeudi 14 septembre 2006.

Les Orignaux attendent ta collaboration !

Local 304, Centre étudiant
Université Laurentienne
Sudbury (Ontario) P3E 2C6

Téléphone :
(705) 675-4813
Télécopieur :
(705) 675-4876
Courriel :
lorignal@laurentienne.ca

20 ANS DANS L'ÉTANG:
un anniversaire bramé haut et fort

En 2007, l'Université de Sudbury célèbrera son 50e anniversaire. Ce sera au tour de l'Université Laurentienne en 2010. Et depuis que la Laurentienne existe, un journal étudiant y est aussi.

En décembre 1960 naît le *Lambda*, un journal étudiant bilingue qui publie des numéros de 4 pages quelques fois par année avec des articles français et anglais côte à côte. Mais, comme toute autre tentative «bilingue» de la Laurentienne, celle-ci aussi serait vouée à l'échec. M. Gaétan Gervais, alors rédacteur francophone à l'époque, explique que le rédacteur anglophone avait gagé à la section française qu'ils seraient incapables de publier un numéro par eux-mêmes. «On a alors essayé et ça a marché.» Dès 1965, le journal publia en alternance des numéros français et des numéros anglais distincts.

Les deux comités de rédaction ont toutefois changé d'orientation au tournant des années 1970, ce qui a mené à la création d'une revue strictement française logiquement nommée *Réaction*. Celle-ci publiera des recueils de poésie, de nouvelles et d'actualité accompagnés d'images et de photos. Au milieu des années 1970, une grande période d'effervescence franco-ontarienne, plusieurs nouveaux journaux ont été fondés sporadiquement.

En 1974, le *Calumet* naît avec l'émergence de l'AEF cette même année et c'est au tour de l'*Étendard,* en 1975, de s'ajouter aux publications de la Laurentienne. Malheureusement, faute de fonds et d'une équipe stable, ces deux journaux disparaîtront en 1976. *Réaction*, parfois nommé *Ré: action*, continua de publier ses revues en demandant aux étudiants 25 ou 50 cents la copie. Dès les années 1980, *Réaction* cessa de publier régulièrement et, comme ses prédécesseurs, faute de relève, meurt après la publication d'un numéro en novembre 1984. Pendant quelques années, les étudiants francophones n'auront aucune voix autre que le *Lambda* qui publia un dépliant en français nommé *l'Élan*.

Le 14 septembre 1987, grâce à quelques sous de l'AEF, un groupe d'étudiants en histoire lancent un journal étudiant de langue française qu'ils nomment *l'Orignal déchaîné*, un jeu de mots modifiant le nom du *Canard enchaîné*, un journal de France qui porte un regard humoristique et percutant sur l'actualité. C'est dans ses traces que les fondateurs de *l'Orignal* ont voulu brousser chemin.

Vous remarquerez à la une que c'est la 20e année que la tradition de *l'Orignal* à l'Université Laurentienne se poursuit. C'est un jalon qu'aucun de ses prédécesseurs n'a atteint. Notre équipe est si forte que *l'Orignal* publiera cette année 10 numéros, ce qu'on n'a pas vu dans les sept dernières années!

Ces 20 ans sont une étape que l'on doit célébrer. Au mois de mai, nous célébrerons les «Retrouvailles de *l'Orignal déchaîné*: 20 ans dans l'étang». Nous y revivrons l'essentiel des vingt dernières années en bonne compagnie, ce qui nous donnera un coup d'envol pour les vingt prochaines!

La célébration se tiendra aussi dans ces pages avec des chroniques relatant des anciennes unes de *l'Orignal* dans une rubrique intitulée *Archivorignal* ainsi qu'avec des anciens qui contribueront idées et articles pour que les succès se poursuivent.

Les chroniques habituelles seront aussi au rendez-vous. Il y aura des enquêtes (parfois objectives, autrefois subjectives au point d'être écoeurantes!), des reportages, des textes d'opinion (il sera temps qu'on s'en parle de plusieurs choses), des comptes rendus, des collaborations ainsi que des créations artistiques. Et, comme toujours, *l'Orignal* vous réserve des dossiers chauds... au point de faire bouillir l'eau du marais!

Nous tenterons aussi d'accroître le degré d'interactivité avec vous, nos chers lecteurs. Nous avons déjà le vox pop, le Top 10 et le sudoku, mais nous iront voir ailleurs, en invitant des gens à se prononcer sur le contenu et sur ce qui donnerait à *l'Orignal* une valeur ajoutée.

Un journal, ce n'est pas seulement un morceau de papier (entendu, pour ceux qui ne le lisent pas, c'est du recyclage), mais, pour ceux qui le lisent et qui y participent, c'est un espace où l'on peut échanger des idées, provoquer des débats, éclairer des situations, parler des défis et proposer des solutions. Exprimer, réfléchir, contester... voilà des verbes qui plaisent beaucoup à cette bête.

L'Orignal, c'est aussi une équipe travaillante et tripante de gens qui sont à l'écoute et au service des étudiants dans leur université, leur communauté et dans leur monde. *L'Orignal*, c'est votre écho, votre reflet lorsque vous vous penchez au bord du marais pour vous «r'garder dans face»! Il vous fera rire, il vous déprimera (espérons-le, pas trop quand même!) et il vous enrichira. J'en suis témoin. L'équipe anticipe avec grande hâte l'année académique à venir. En souhaitant voir vos traces dans la piste, bonne lecture!

***Serge Dupuis**, Rédacteur en chef 2006-2007*

Pas moyen de terminer son bac en français

Une étudiante s'indigne contre le département de biologie qui, cette année, n'offrira plus son programme complet en français

Danielle Paquette

Je fréquente depuis trois ans, l'Université Laurentienne. Le baccalauréat de 4 ans en Biologie biomédicale a été mon programme de choix. En choisissant mes cours ces dernières années, je me suis vite rendue compte que la publicité supportant le fait que notre université soit bilingue divulguait une fausse image.

Oui, c'est sûr qu'elle nous offre des cours en français et en anglais mais pas du tout comme je l'imaginais. Au début, c'est à dire, au cours de mes deux premières années, il me semblait injuste de voir près de cinq blocs de temps réservés pour chacun des cours de sciences offert en anglais comparé à un seul bloc de temps pour le même cours offert en français. Cela va de soit pour le programme de Commerce, Psychologie et j'en passe.

C'est très facheux d'organiser un horaire lorsqu'un cours obligatoire est offert en même temps qu'un autre cours ou lorsque tu dois travailler en soirée pour en épargner quelque sous mais ce n'est pas possible car les cours ne sont pas offerts durant la journée. Les deux dernières années, notamment cette année scolaire dans laquelle je viens de m'engager, m'ont tellement bouleversée.

Non seulement que j'ai dû prendre des cours à des temps inconvenables mais, je n'ai pas pu compléter mon bac en français. Pour le finir en français, je devais entreprendre des cours comme la physiologie environnementale, l'étude du terrain, etc. Corrigez-moi si je me trompe mais suffit que mon programme traite de la biologie MEDICALE et non pas de la biologie environnementale.

Je croyais que des cours de virologie, d'immunologie et de génétique avancée me serait plus profitables. Mais certains professeurs partaient en congé sabbatique, ces trois excellents cours de biologie ne sont plus offerts. Cependant, aucun cours en anglais n'a été affecté par l'absence de ces professeurs. Nous, les étudiants francophones, avons tenté de protester, mais leur raisonnement était simplement que, les francophones, comprennent l'anglais, vous pouvez réussir les cours offerts en anglais tandis que les anglophones ne peuvent pas comprendre les cours offerts en français.



Cela me déçoit tellement, aucun mot ne peut y faire justice. Depuis l'école primaire qu'on me dit et on me redit que la langue française est primordiale. Cependant, rendue jeune adulte, au point de ma vie ou je réalise finalement que oui, je suis fière d'avoir maîtrisé la langue française et je veux continuer à la promouvoir, ce n'est plus important? Ils ne me donnent plus le choix donc, l'importance de la francophonie déchoit-elle? Non, pas du tout ! Le français écrit et parlé est encore plus avantageux de nos jours en temps qu'interaction avec les autres, voyager et surtout en tant que carrière. Pourquoi ne pas accommoder les francophones autant que les anglophones? N'est ce pas la définition du bilinguisme?

L'Université Laurentienne se situe dans une communauté clairement bilingue et donc je crois fortement que nous, les francophones doivent avoir l'opportunité d'étudier en français aussi convenablement que les anglophones. À mon avis, il y a encore du chemin faire si l'Université Laurentienne veut se déclarer comme un établissement de haut savoir bilingue!

Bon Cop Bad Cop : Bon Film, Bad Film?

Joseph Gagné

Le 2 août dernier, Sudbury a eu la chance exceptionnelle d'avoir la projection d'une première d'un film québécois, avant même que le Québec ait la sienne le lendemain. Le film, *Bon Cop Bad Cop* est (étonnamment) le premier film entièrement bilingue au Canada. Le concept est assez simple : lorsqu'un cadavre est trouvé exactement entre la frontière de l'Ontario et du Québec (le cadavre étant, pour les francophones, un André Robitaille facilement reconnaissable), on dépêche sur les lieux le policier Anglo-Ontarien Martin Ward (joué avec finesse par Colm Feore) et son antithèse David Bouchard (incarné parfaitement par Patrick Huard). Bien entendu, les deux personnages sont forcés à travailler ensemble sur le cas puisque le meurtrier se promène d'un bord à l'autre de la frontière pour liquider les personnalités du hockey responsables de la vente d'équipes nationales aux États-Unis.



Dès la première rencontre entre les deux policiers, le film met en évidence la friction entre les deux cultures. Tout sépare Ward et Martin : d'abord la langue et la culture sur le plan personnel, puis au plan professionnel, l'un est discipliné et *straight* tandis que l'autre est vulgaire, *streetwise* et se fout des consignes. Les personnages s'agacent mutuellement au point de s'insulter. Dans un va et vient à l'allure fier à bras, ils se retrouvent dans des situations loufoques qui n'impressionnent vraiment pas leur supérieurs (comme un malheureux accident ayant rapport au cadavre de la première victime, deux échelles, et deux têtes dures [carrés ou non!], ou bien les effets secondaires d'un incendie dans une opération de marijuana [une de nos scènes préférées, d'ailleurs!]). Mais lorsque la fille d'un des policiers se fait kidnappée les deux mettent leurs différences de côté pour s'aider mutuellement afin d'attraper le tueur fou avant qu'il ne soit trop tard.

Film d'action américain stéréotypique à la saveur de *Leathal Weapon* et de *Rush Hour*? Les réalisateurs n'ont pas honte de l'admettre. Mais pour eux, ça leur est égal. Patrick Huard, qui a conçu l'histoire, dit que la formule fonctionne parfaitement. Donc, on pourrait répondre aux détracteurs de la formule : *If it's not broken, don't fix it!* D'ailleurs, la vente de billets pour ce film (un million lors de la fin de semaine d'ouverture au Québec) témoigne que le public canadien est bel et bien embarqué dans l'aventure (certains, dont l'auteur de cet article, y sont même retournés deux fois).

Ce genre de film diverge en long et en large du directeur Éric Canuel, *Le Survenant*. Ce dernier était un film d'époque, tandis que *Bon Cop Bad Cop* est un film qui s'insère dans la société nord-américaine moderne. Toutefois, contrairement aux méga-productions américaines qui sont dotées d'un budget dépassant les dizaines de millions, ce film aux effets spectaculaires et à la photographie accrochante s'est contenté d'un modeste 8 millions, dont 3 millions dédiés à des fins promotionnels.

Entre autres, la dualité entre le Québec et l'Ontario est bien représentée, sans trop entrer dans la caricature. Mais comme journal francophone, serions-nous biaisé en voyant le film, penchant d'un côté plutôt que d'autre? C'est la raison pour laquelle d'ailleurs, que nous avons convaincu des non francophones de se joindre à nous dans l'aventure du film! Les deux «solitudes» réunies au même cinéma sont unanimes : le film dispose bien le jeu entre les deux langues et les deux cultures. Bien que le film s'amuse à rire de nos différences, il le fait sans pour autant créer une atmosphère où l'on prend partie. Au lieu, il encourage l'unité dans nos similitudes. Sans vouloir être un film politique, *Bon Cop Bad Cop* réussit justement à rire de nos coups de coudes entre cultures. À ajouter sur votre liste de Noël lorsque le DVD sortira!

Du passé au présent: La presse étudiante en français de l'Université Laurentienne

Amélie L. Dugas

Le *Lambda* et *l'Orignal déchaîné* ne sont pas les seules publications qui ont *capsulé* la vie étudiante francophone à l'Université Laurentienne (UL). Entre ces deux journaux, vous seriez surpris de savoir que six autres publications ont donné voix aux Francophones de l'UL. Les 20 ans de *l'Orignal déchaîné* c'est tout un exploit qui se doit d'être souligné et c'est en faisant un survol des journaux qui l'ont précédé qu'on pourra mieux saisir l'enracinement de cette publication.

Les années 1960 : Les modestes débuts

L'année 1960 marque l'année initiale de l'UL et du journal *Laurentian Gazette Laurentienne* qui adoptera dès son 2e numéro l'appellation de *Lambda*. Cette publication s'affichait comme un journal bilingue, soit conforme à l'image de l'UL. On y trouvait une panoplie de sujets passant par des chroniques sur le monde politique, les sports, le développement de l'institution et de son campus et la vie étudiante. Puis, le contenu était aussi parsemé de réflexions sur la religion, le sexe, la place de la femme dans le cadre public, le souverainisme québécois, le bilinguisme et le biculturalisme. Cherchant à représenter les Francophones autant que les Anglophones, des articles en français et en anglais étaient plus ou moins publiés de façon égale.

Malgré cela, dès les premières parutions, il semblait y avoir eu anguille sous roche entre les Canadiens-Français et les Canadiens-Anglais. Un article du 14 décembre 1962 intitulé « The Français Anglais split… » dénonçait l'injustice face à la publication majoritaire d'articles français dans un journal qui selon l'auteur devait être 76% anglais si l'on se rapportait aux proportions des étudiants suivant des cours en anglais. Le 18 décembre 1964, on a alors proposé une nouvelle édition du *Lambda* à entièrement en français. Cette formule, comme nous le verrons plus tard, de l'avènement de deux journaux distincts.

C'est le 1er mars 1965 qu'a paru la première édition entièrement en français, et ainsi, les numéros en anglais et en français alternèrent jusqu'à la fin de 1969. En cette fin d'année, un manque de participation aurait mené à l'effritement de l'édition française. En l'absence de publication française, le *Lambda* anglais avait maintenu la publication de quelques articles en français. Le *Lambda* français reprend en 1970 grâce à un groupe d'artistes qui seront bientôt connus dans la communauté franco-ontarienne : les Robert Paquette, André Paiement, Hélène Gravel et Réjean Grenier entre autres.

De 1971 à 1984 : les années d'effervescence

C'est ce dernier groupe, borné de frustration avec le journal bilingue qui on lancé, en septembre 1971, le magazine *Réaction*. Ce magazine revendique férocement les droits des Franco-Ontariens durant les années d'effervescence qu'étaient la décennie des 1970. Le journal avait fait une ample couverture de l'injustice auprès des Francophones à l'UL et de manière particulière la revendication pour une école secondaire de langue française à Sturgeon Falls. La vitalité de ce journal était impressionnante portant un regard sur le théâtre communautaire, des événements spéciaux tels que la Nuit sur l'étang, la Slague, les projets de Direction-Jeunesse, les concerts d'artistes de renommé du Canada français, le cheminement de CANO et de plusieurs artistes et musiciens émergents de l'Ontario français. D'autres sujets ont été rapportés dans ce magazine, mais c'est plutôt une consolidation de la communauté franco-ontarienne qui s'y dégageait.

En mars 1979, on avait couvert l'occupation des étudiants francophones au 11e niveau de la tour Parker à l'UL. Ce geste dénonçait l'hésitation et le manque de communication de l'administration avec sa population étudiante au sujet de locaux réservés à l'usage des Francophones. Ce militantisme a suscité une grande couverture médiatique partout en province. Pourtant, c'est avec l'apaisement de la participation et avec la suspension des subventions de l'Association des étudiantes et étudiants francophones (AEF) que *Réaction* s'éteint à petit feu en automne 1984.

1974 à 1976 : Durant l'apogée de l'effervescence…

À l'époque que certains considèrent la genèse de l'Ontario français, soit entre 1974 et 1976, *le Calumet*, *l'Étendard* et *le Hublot* se sont ajoutés comme publications étudiantes en français sur campus. Chacun avait sa place et un lectorat cible. Journal qui suscite toujours quelques sourires au coin pour ceux qui l'ont connu, *le Calumet* (16 octobre 1974 au 17 mars 1975) était et demeure un témoin des groupes « hippies » dans le Nord. On y revendiquait la légalisation de la marijuana et la libération sexuelle. Avec les mois, son contenu s'était diversifié touchant de profondes réflexions sur la religion, la culture et les sous-cultures pour ensuite aborder les questions de l'heure sur la francophonie, la vie étudiante et les développements politiques au pays et ailleurs. Ce fut néanmoins ses propos très controversés qui ont engendré son anéantissement.

Le journal qui s'en est suivi est *le Hublot* (24 novembre 1975 à avril 1976) qui s'attardait surtout à la vie politique et étudiante des francophones à l'UL. On y traitait spécialement du domaine de l'éducation. Puis, *l'Étendard* (13 septembre 1976 au 26 octobre 1976) qui aurait eu une durée de vie très courte aurait cherché à informer la population étudiante francophone de l'UL au sujet des activités sur campus. On attribua la disparition du *Hublot* et de *l'Étendard* à un manque de participation. Enfin, ce fut au tour de *Réaction* de jeter la serviette en 1984 pour des raisons bien similaires.

1984 à 1986 : Des tentatives déchues

Avec le déclin de *Réaction*, d'autres publications ont tenté de percer. *La Matraque* (23 mars 1984) s'annonçait comme un journal qui voulait représenter une étape importante de la survie de l'éducation française à l'UL. Un seul numéro de cette publication a vu le jour. En automne 1985, les professeurs déclarèrent une grève à l'UL et le journal *L'élan* (automne 1985 au printemps 1986) est né à son tour. Ce journal a fait un tour d'horizon d'actualité politique, sociale, étudiante, sportive et culturelle. Un manque de participation et de subventions ont poussé cette publication à chercher à s'unir au *Lambda*. L'AEF s'y est opposée et le journal n'a pas été en mesure de subsister.

[Ce bref survol des publications françaises étudiantes de l'Université Laurentienne a été rendu possible grâce aux sources de la bibliothèque J.N. Desmarais et celles de M. Gaétan Gervais.]

suite en page 12



Lambda

VOL. 5 NO. 2 — Laurentian University of Sudbury — Université Laurentienne de Sudbury — NOV. 6 NOV. 1964

unilingualism

UNE ENTREVUE AVEC M. ROBARTS
PREMIER MINISTRE DE L'ONTARIO

— Jacques Prévost, rédacteur français —

Le huit octobre, à dix heures et trente du matin, à l'hôtel Mandarin, a lieu notre conférence de presse avec Monsieur Robarts, premier ministre de l'Ontario. Notre hache (celle de mes deux copains et la mienne) est déjà bien aiguisée. En attendant le dignitaire, nous entretenons une petite discussion avec quelques reporteurs sur les mondanités universitaires: petits billets rouges trouvés sur certaines affiches un peu partout à l'université, vacheries de certaines "grosses barbes" de l'université, la température psychologique de la "bande" de Français à l'université, etc. . . . Arrivent finalement notre chef et ses intendants. Une table ronde se fait et Monsieur Trahan passe, le premier, à l'attaque (en anglais par nécessité).

Q.—Mister Robarts, don't you think that a university existing in a "milieu" of labourers such as Sudbury should have some representation of the labor class on its board of governors?

R.—When the university was founded, this aspect must have been overlooked by the founders. But, on request, you should get some representation of the labor force on the board of governors without too much trouble.

Après quelques minutes de répit (et pour laisser, à la fois, le plaisir à une dame de parler des Esquimaux de Moossonee), nous y allons pour une nouvelle hachée.

Q.—Sir, do you think that our bilingual university will have any influence upon the unilingual character of the Ontario government?

R.—Ontario is an overwhelmingly English-speaking province. I doubt that we will ever have both official languages in this province.

A vrai dire, monsieur, nous ne nous attendions pas à mieux. Mais, naïfs comme nous sommes, nous voulions simplement savoir si nous pouvions aller à Toronto et être compris lorsque nous parlerons français, et aussi s'il y avait une différence entre le Français et le Chinois à Queen's Park. A la guerre comme à la guerre, peut-être, cette fois-ci, nous dira-t-il ce qu'il pense de nous, Canadiens français de l'Ontario . . .

Q.—Do you think, Mister Robarts, there is some future for the French-Canadians in Ontario? The French-Canadians wanting to be integrated in the life of this province without being assimilated, do you think there is any hope in that direction?

R.—There is surely a great future for the French-Canadians in Ontario. And I hope that they will be able to integrate.

Espoir qui n'est sûrement pas une révélation. Pour nous, c'est un baratinage des plus frustrants parce qu'on veut, monsieur, recevoir plus que des phrases vides et des clichés qui faisaient, en 1867, vivre l'orgueil et le patriotisme de nos arrières grand-pères. Nous, nous pensons savoir qui nous sommes et ce que nous voulons en Ontario. Maintenant nous voulons si vous savez vraiment que nous, Canadiens français, existons dans votre province, que nous sommes différents de vous, messieurs Anglos, que nous avons des aspirations, un façon de vivre, une identité quoi! qui nous appartiennent, que nous voulons être, ici, citoyens à plein temps.

RUMOUR FEVER

BY STEVE LONG, ENGLISH EDITOR

Since the term began, the new Laurentian halls have been infected by an epidemic of rumours directed at the student government.

Rumours are never healthy. They breed misinformation and irresponsibility. Moreover, rumours cloud the real issues beyond recognition.

Among other things, the S.G.A.L.U. has been charged with dictatorship rule, irresponsible handling of students' money, and unconstitutional government.

What weight is there to these charge?

On several occasions the president has been called down for running things too much on his own. His work during the summer in preparation for this year has especially come under fire. One might disagree with the design of the new yellow jackets or not appreciate Ian and Sylvia; but that not enough work was done can never be a serious criticism. By the nature of the president's summer work, he was able to devote a maximum [illegible] he gave more time than any other member of the executive or council could afford. It is only natural that it would appear that he was doing too much on his own authority.

However, the rumours allege more than this. According to some, whose authority should be reliable, students' money has been misspent. But only two cases where a possibility of mishandling could occur have been cited by the critics. One alleged crime is a $10 fee paid to the secretary for the typing of a constitution. The other is an $8 pizza bill. Of the thousands of dollars the Student Council handles, only $18 could be cited as "misspent". Certainly this cannot be taken as a serious allegation but only as an irresponsible rumour.

Not so irresponsible is the accusation of unconstitutional government. One member of the S.G.A.L.U. resigned because he felt that 33% of student money had been spent unconstitutionally. These monies were allotted during the summer in order to obtain the services of Ian and Sylvia and the New Christy Minstrels. (By a cultural committee decision, the New Christy Minstrels have been cancelled). Another opinion felt that likewise these monies had been allotted unconstitutionally and that the decision to hire Ian and Sylvia should have been postponed until it could be done within the limits of the constitution. These criticisms would be responsible except for one question which must be answered first: Does the S.G.A. have a constitution?

The executive says no. It is true that a constitution was prepared and passed by the council of 1963-64. But the present executive claims that this is not valid until it is ratified by a vote of the student body.

During the summer the executive, mainly the vice-president, spent a great deal of time revising the proposed constitution. This revised constitution, at the time of this editorial, is in the process of a second revision by the council. (It is expected that the council will have accepted it by the time this editorial is printed).

But during the summer, and for the first 2 months of this term, the S.G.A. says that a valid constitution did not exist.

In this light, the charge of unconstitutional government falls flat. It is more difficult to run a government without a constitution. The student government, we think, realizes this and consequently is attempting to form a lasting document. The executive hopes that this constitution may be ratified by Christmas.

Because no positive action or suggestion has been made by those who have accused the S.G.A. of dictatorship, misspent finance, and unconstitutional go[illegible] that much of the comment has been misinformed and confused, we interpret the charges to be rumours: so much baby-wailing and crying over spilt milk.

This kind of rumouring and irresponsible conduct is unhealthy for the S.G.A.L.U. It can leave undertones of antagonism and negative views for this and future years.

CAFETERIA PRICES NOT TOO HIGH

by tanya maenpaa

Student complaints regarding food costs in the cafeteria are unjustified.

Versafood Services Ltd. (which holds over 50% of franchises in Canadian universities), according to President Mullins, offers the best quality and quantity in food services — and at the lowest prices. It appears that the same view of Versafood is held by McGill, University of Toronto, Queens, various school boards, hospitals, and large corporations, such as Canadian General Electric Co., who also use their services.

The university calendar states that a student can eat for a week at the cafeteria for $11 - $15. Many students found that it cost them more than that. Some said their minimum cost was $17. Thus during the first few weeks many criticisms of prices "too high" and suggestions of "reducing" were heard.

Mr. Vriese, manager of the cafeteria, offered us (and any student) his assistance in working out an economical meal plan. Mr. Vriese suggests the following typical plan:

Breakfast	
bacon and eggs	.35
toast	.07
coffee	.10
	.52
Lunch	
hamburger, french fries, cole slaw	.40
dessert	.10
drink	.10
	.60
Dinner	
roast turkey	
mashed potatoes, carrots, cranberries, dressing	.65
coffee and dessert	.30
	.95

The daily cost totals $2.07. For a week the cost is $13.97 (ex-

(Continued on page 4)

Billet d'Actualité

— PAR GAETAN GERVAIS —

Le Directeur des études classiques de l'Université Laval devait prononcer une conférence le vendredi 16 octobre sur la tragédie grecque (ou quelque chose du genre puisque le titre de la conférence changeait aussi souvent qu'il y avait de gens qui en parlaient)! Le vendredi matin, l'absence de M. Lebel poussa les autorités compétentes à s'enquérir sur le sort de leur conférencier: on découvrit que quelqu'un avait oublié de rappeler au conférencier qu'il devait prendre la parole à l'Université Laurentienne. Pour ne décevoir personne, M. Mullins fouilla dans ses notes: on annonça le matin qu'il prononcerait une conférence sur "Quelques aspects du théâtre français au XVIIe siècle". A trois heures, la crème de l'élite universitaire (puisque nous y fûmes) s'y trouvait: inutile de dire qu'elle était peu nombreuse. M. Mullins parla donc de "La révolte de Rimbaud".

L'A.G.E., c'est-à-dire l'Association générale des étudiants, qui veut parler au nom de tous les étudiants de l'Université fonctionne tant bien que mal, depuis 1961, sans Constitution. Après de longs efforts, et divers essais de constitution, on a abouti, grâce au dévouement particulier de M. O'Riordan, à un projet que certains membres du conseil de l'A.G.E. entendent bien adopter. L'Article 11 y stipule clairement que tous les documents de l'A.G.E. devront être publiés et rédigés simultanément dans les deux langues. Quelques étudiants français, naïfs comme pas un, ont demandé énergiquement une version française du projet de constitution. La réponse fut typique: "Don't be childish".

(suite à la page 4)

Sur le plancher …DES VACHES

Pour expliquer les symboles que représentent notre peut-être futur trifolié, un des nôtres (un ami de tout le monde) donne sa conception personnelle des trois feuilles d'érables.
—La première représente les Esquimaux qui sont rouges de froid.
—La deuxième représente les Anglais qui sont rouges de rage.
—La troisième représente les Français qui sont rouges de honte.

A QUI DE DROIT

En préparant le présent numéro du Lambda, j'ai reçu une lettre ouverte intitulée "Communiqué No. 1", adressée à l'A.G.E. et à l'administration de l'université. Cette lettre, composée en imitation des communiqués qu'émettait le F.L.Q. du Québec, était une diatribe contre "l'injustice" des Anglais envers les Français de la Laurentienne.

Je n'entends pas discuter la justification possible des plaintes exprimées dans cette lettre; je veux simplement expliquer que je refuse de la publier parce qu'on ne l'a pas signée. C'est la politique officielle du Lambda de ne jamais publier des articles anonymes à moins que l'écrivain ne se présente et ne donne de bonnes raisons de retenir son nom.

James Doyle,
Directeur du Lambda.



Rétrospective et projection de l'AEF
Entrevue exclusive avec Gabrielle Lemieux, Daniel Lalonde et Mélanie Bélanger







Jean-Maxime Bourgoin

Afin de réfléchir sur ce qui s'est passé dans la dernière année et afin de faire un peu de projection dans l'avenir, nous vous présentons une entrevue avec l'éxécutif de l'AEF



De quoi êtes-vous le plus fier en ce qui concerne la dernière année académique?

Gabrielle Lemieux (GL) - À titre de présidente de l'an dernier, on a réussi à construire sur ce qu'il avait déjà été construit avec l'Association des étudiantes et étudiants francophones (AEF). On a beaucoup améliorer le système politique de l'AEF pour le bien-être de nos membres. Il faut comprendre que c'est les membres qui sont importants, pas le conseil des délégués. J'ai été fière de constater que des gens de notre association participaient à nos activités et se présentaient à des réunions importantes, telle que l'Assemblée générale annuelle (AGA).

Qu'est-ce qui aurait pu mieux aller?

GL - On aurait eu besoin plus de financement pour avoir plus d'activité pour les membres. Ce qui aurait pu mieux aller également c'est d'avoir une formation pour notre conseil. Tu veux que le conseil comprenne les enjeux dont l'AEF doit faire face pour qu'ils puissent mieux représenter ses membres.

Daniel Lalonde (DL) – Il a toujours des choses qui vont mieux que d'autre mais ce qu'il est super cette année, c'est que plusieurs membres du Conseil des délégués reviennent pour un deuxième mandat. Ses gens sont plus aptes à représenter les membres parce qu'ils ont déjà un bagage d'expérience et on peut améliorer l'AEF en se basant sur les erreurs de l'an dernier.

Une des questions concerne vos effectifs. L'AEF, l'an dernier, a perdu une quarantaine de membres alors que la population étudiante francophone est à la hausse. À quoi attribuez-vous cette baisse et que prévoyez-vous faire quelque chose?

GL – Puisque je vais faire un deuxième mandat, j'ai la chance de comprendre la raison de cette baisse et de changer la situation pour les années à venir. Je ne sais pas ce que les autres présidents avant moi ont fait pour aller rectifier la situation. Les gens travaillent habituellement d'arrache-pied dans les activités de l'AEF au lieu d'accorder du temps à trouver des nouveaux membres. D'après moi, une association avec pas beaucoup de monde, c'est bien mieux parce que tu peux représenter les membres individuellement. Je peux prendre le temps de m'asseoir avec eux et les aider. En plus, on va organiser des formations bientôt pour que les gens comprennent c'est quoi l'AEF.

DL – On s'assure également de participer à toutes les activités de l'Université Laurentienne. De cette manière, nous sommes plus visible et les gens savent qui nous sommes. Cette année, on veut continuer à être présent sur le campus pour leur donner le goût de s'impliquer.

On a accusé l'AEF de manquer de courage sur le point de l'activisme politique lorsque est venu le temps d'envoyer une lettre à Ron Smith pour lui demander d'aider l'AEF à convaincre la SGA de devenir unilingue anglophone. Qu'est-ce que vous en pensez?

GL – On est quatre associations à la Laurentienne et je crois qu'une chose qui est très importante, c'est qu'on travaille tous ensemble. Si on se mettait dans les souliers de quelqu'un et leur demander de changer leur mission, ça prends plus de travaille que ça. Il faut pas oublier qu'il y a toujours un renouvellement à chaque année. C'est avec le Conseil des délégués de cette année qu'on va décider quel dossier est le plus important d'après les intérêts des membres. C'est à ça que nous servent les réunions tel que l'AGA. Ça nous permet de mieux comprendre ce qu'on doit faire dans les années futures.

Dans la dernière année, on a beaucoup entendu parler de la revendication pour l'université franco-ontarienne. Pourtant, l'AEF est demeurée muette à cet égard. Pourquoi et quelle action prévoyez-vous prendre au cours de l'année qui suivra?

GL - Ben évidemment, avoir une université franco-ontarienne règlerait ben des problèmes. Mais encore une fois, on représente nos membres. Ce qui est important c'est de satisfaire le besoin de nos



étudiants. Il faut qu'on s'assure que les démarches qu'on va faire vont porter fruit en bout de ligne. Si la demande est présence, vous pouvez être sûr que l'AEF va s'attaquer à ce problème le plus rapidement possible.

Qu'avez-vous en réserve pour l'année à venir?

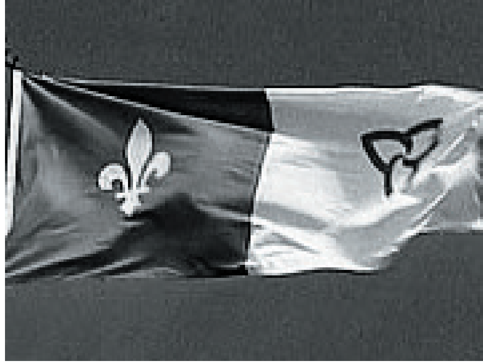
Mélanie Bélanger – En fait d'activité, je vais prendre les activités de l'an dernier, je vais en améliorer, en changer pour satisfaire pleinement les étudiants. Il y a d'autres projets qui s'en viennent. Par exemple, je vais commencer des tournois d'improvisation dépendant des matériaux qu'on peut avoir à ce temps-là. On va avoir également un carnaval qui va rocker au bout. Je vais instaurer aussi diverses activités à tous les mois pour que les étudiants francophones apprennent à se connaître davantage.

GL – Au sein de l'AEF, on va s'assurer que notre association est représentée à plusieurs niveaux pour garder un bon contact avec la population étudiante. Enfin, on va attaquer les dossiers qui semblent plus importants que les autres. De plus en plus, des jeunes viennent nous aider pour les activités et les choix qu'on prend pour le bien-être de notre association.

3 ans et demi plus tard... et toujours aucun drapeau à l'hôtel de ville du Grand-Sudbury

Véronique Sylvain

Pourquoi ne flotte-t-il pas de drapeau franco-ontarien devant l'hôtel de ville à Sudbury? Sudbury a une population d'environ 160 000 habitants, dont plus de 30% sont Francophones. Même si les Franco-Ontariens sont une minorité importante à Sudbury et un des peuples fondateurs, il existe d'autres minorités et aussi la population anglophone.



Donner la place au drapeau franco-ontarien à l'hôtel de Ville peut sembler une décision difficile pour certains puisque Sudbury est une ville très multiculturelle. D'ailleurs, le 24 avril 2003, durant la séance du Conseil municipal de la ville du Grand-Sudbury, le Maire Gordon et six conseillers anglophones ont pris la décision de ne pas faire flotter le drapeau franco-ontarien en permanence à l'hôtel de ville de Sudbury. Selon eux, si on cède une place au drapeau à l'hôtel de ville, ce serait un manque de respect pour les autres groupes minoritaires de Sudbury.

« L'ACFO (Association canadienne-française de l'Ontario) voudrait bien voir le drapeau franco-ontarien devant l'Hôtel de ville du Grand-Sudbury. Toutefois ce n'est pas une priorité et nous n'avons toujours pas l'appui de l'Hôtel de ville » affirme Richard Théoret président de l'ACFO du Grand-Sudbury. En janvier 2006, ils ont tenté de mener la bataille mais il y avait un manque d'appui du Conseil. Suzanne Roy, la directrice générale de l'ACFO du Grand-Sudbury, ajoute qu'il y a beaucoup de travail à faire avant une nouvelle tentative et avant les élections municipales du Grand-Sudbury. L'ACFO ne semble pas prête à mener la bataille. Selon les opposants, l'arrivée permanente du drapeau franco-ontarien à l'hôtel de ville pourrait causer un froid entre les deux peuples fondateurs.

Le 25 septembre prochain, nous célébrerons le 31e anniversaire du drapeau franco-ontarien. La province de l'Ontario reconnaît ce drapeau comme étant un emblème officiel. Il fait partie de la province de l'Ontario et non d'un autre pays. Trois drapeaux sont hissés de façon permanente à de nouveaux endroits dans la région du Grand-Sudbury. Ils sont ajoutés devant les bureaux de la Police provinciale de l'Ontario (PPO), des hôpitaux, qui ne sont pas des institutions entièrement francophones. Le 25 juin 2005, le drapeau a été placé en permanence au Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO) et le 24 juin 2006 devant le bureau du journal *Le Voyageur*. De plus, à l'entrée du Moulin à fleur et devant l'édifice Rainbow, le drapeau franco-ontarien est hissé en permanence. Le



drapeau a été placé de façon temporaire devant l'hôtel de ville pendant une semaine lors des festivités de la St-Jean-Baptiste. Est-ce qu'un jour, Francophones, francophiles et Franco-Ontariens pourront le voir devant l'hôtel de ville de façon permanente?

BYINVENNU A LA LORENSSIÈNNE: UN UNIVERSITY BI-LING!

Les erreurs de français sur les panneaux routiers : à qui la faute?

Une entrevue avec Larry Dénommé et Nicole St-Marseille, chef et adjointe du bureau de la Sécurité et du stationnement

Jean-Maxime Bourgoin

Trois enquêtes l'an dernier ont fait état de la piètre qualité du français sur certaines affiches,pancartes et signalisations routières sur campus. Nous avons alors tenté de découvrir ce qui est à la source du français pourrit en rencontrant le service de la Sécurité et du stationnement, celle qui est responsable pour certaines d'entre elles.

Qui est responsable des erreurs de français sur certaines pancartes de la Laurentienne?

Larry Dénommé : Le problème peut survenir à plusieurs niveaux. Premièrement, certaines des pancartes sur le campus sont très anciennes et elles peuvent dater d'au-delà de 15 ans. Ce n'est pas de notre faute, ce n'est pas nous qui les avons installées. Anciennement, si la pancarte était uniquement en anglais, nous n'avions pas de problème, mais aujourd'hui, l'université exige que toutes les pancartes soit bilingues. Cependant, les affiches proviennent de sources différentes : le bureau de l'entretien, le département d'Éducation physique, notre bureau et autres. C'est difficile de tout contrôler et de s'assurer que tout le monde suit la même procédure de publication.

Comment ça fonctionne lorsque vous voulez afficher une pancarte?

On doit l'écrire en anglais en premier et s'assurer que le message est cohérent. On l'apporte à Jean-Yves Asselin par la suite pour qu'il puisse traduire le texte. Lorsque la traduction nous revient, on l'envoie à l'imprimerie. Pour confirmer le tout, la compagnie nous envoie le texte pour s'assurer que c'est bien ce que l'on veut. On n'est pas spécialisé dans la traduction, mais on fait de notre mieux afin d'éviter les erreurs.

Est-ce que cette compagnie pourrait être la raison des fautes de français?

Ça se peut très bien. Si la vérification ne se fait pas bien, ça l'arrive qu'on laisse glisser quelques fautes. Sinon, Jean-Yves Asselin s'assure toujours d'employer le bon langage. Parfois, c'est juste les accents qu'on manque, et l'imprimeur oublie de les ajouter. Quand les pancartes sont installées, c'est difficile de remarquer les erreurs par la suite car on les voit à tous les jours. On s'habitue au texte et on ne remarque plus rien. C'est important que les étudiants signalent les erreurs de français parce que nous ne les voyons plus.

Qu'est-ce que les étudiants devraient faire s'ils remarquent une faute de français sur une pancarte?

Ils doivent nous la communiquer le plus tôt possible pour qu'on la change. C'est notre responsabilité de s'assurer que les pancartes sont bien traduites. Si c'est le texte de Jean-Yves Asselin, on ne va pas le changer parce que c'est la bonne traduction. Sinon, on encourage les étudiants de venir nous voir. Il faut comprendre que si personne ne nous apporte le problème, on le ne saura pas. On veut que toutes les pancartes soient bien écrites.



Le nouveau laissez-passer d'autobus AEF/SGA

Le U-Pass réduit son coût de 72% et apporte quelques améliorations au réseau



Serge Dupuis

Cette année, les étudiant(e)s de l'AEF et de la SGA auront à débourser 135$ de plus envers leurs frais accessoires afin de couvrir le coût du nouveau laissez-passer d'autobus obligatoire que chacun d'entre eux recevront. Autrefois, les étudiants devaient débourser 480$ pour des laissez-passer pendant huit mois. Les «U-Pass», qui représentent une réduction de 72%, sont en vigueur depuis la dernière semaine d'août et le seront jusqu'au 30 avril 2007. Désormais, un(e) étudiant(e) n'aura qu'à présenter que sa carte étudiante pour avoir accès à l'autobus.

L'idée d'avoir un laissez-passer universel n'est pas nouveau. En 1995, la SGA avait tenté de signer une entente avec la ville de Sudbury de l'époque mais les négociations n'ont pas abouties.

Cependant, à l'automne 2005, les conditions nécessaires à l'établissement d'une entente ont été réunies. Le gouvernement McGuinty, but soucieux de promouvoir des villes ontariennes plus saines sur le plan environnemental, avait promis une aide financière aux villes qui favorisaient transport en commun. «J'ai entendu de bouche à oreille que la ville était intéressée cette année vue la disponibilité financière à s'engager» comme l'explique Luke Norton, président de la SGA. Les effectifs étant élevés à la Laurentienne, la ville du Grand-Sudbury et son PDG, Mark Mieto, se sont dits prêts à réétudier la question d'un laissez-passer universel.

Patrick Imbeau, ancien vice-président de l'AEF impliquée dans l'élaboration d'une entente, précise que les associations étudiantes voulaient «offrir un service aux étudiants pour qu'ils puissent se rendre à l'Université, sans débourser des sommes d'argent incroyables associées à l'automobile tout en réalisant que «il fallait avoir des améliorations au service afin que plus de gens s'en servent»

Ce nouveau forfait, non seulement est-il moins cher mais il implique également quelques améliorations au système de transit actuel.

Entre autres :

- un nouvel autobus de la route 500 partant du terminus à 13h15 en direction du campus

- le prolongement de la route 241 (Howey-Moonlight-Centre Millenium-Centre du Nouveau-Sudbury) pour rejoindre maintenant le terminus par 13h.

- Trois nouveaux autobus de la route 500 entre 19h et 22h50 pour faire en sorte que des autobus partent du campus à toutes les demi-heures entre 19 et 22h50 et à l'heure par la suite

- un plus grand abribus devant l'édifice des Arts

- des autobus doubles pour certains parcours durant les heures de pointe

On prévoit aussi éventuellement la création d'une nouvelle route qui relie les Quatre-Coins à l'université et l'université au Centre d'achats du Nouveau-Sudbury sans passer par le terminus. Cependant, tout dépendra si les ressources financières des fonds du laissez-passer seront suffisantes pour créer cette nouvelle route.

La liste d'exclusion : premier arrivé, premier servi !

Y a-t-il moyen de se passer du laissez-passer et de ses frais ? Un système sera mis sur pied pour exempter ceux et celles qui habiteront à plus de 5 km d'une ligne d'autobus. Mais ce sera premier arrivé, premier servi ! Il y a environ 200 exemptions disponibles (à peu près le nombre de gens qui n'ont pas accès au système) et il y aura un protocole pour vérifier l'éligibilité des personnes soumettant une demande. «C'est sûr que nous ne voulions pas faire payer des étudiant(e)s qui n'auront pas besoin de se servir de l'autobus pour se rendre chez-eux», explique M. Imbeau. «Un système sera développé d'ici le mois d'octobre et les étudiants seront informés au sujet du progrès», nous assure M. Norton. Cependant, ceux qui vivent près d'une ligne de transport en commun, qu'ils aient une voiture ou non, ne pourront être exclus.



En ce qui concerne la frustration des étudiants de ce dernier groupe, M. Norton se dit sympathique. «Je comprends que le transport en commun n'est pas commode et qu'il est lent mais l'autobus peut être un moyen de parfois laisser la voiture à la maison, un moyen d'économiser du carburant et offrir du transport lorsque les gens sont un peu moins pressés. C'est vraiment un plan à long terme pour changer les habitudes des étudiants. Au fil des ans, les étudiants abandonneront de plus en plus la voiture au profit du transport en commun et deviendront actifs dans la lutte contre le réchauffement climatique. Et pour ceux qui ne s'en servent pas du tout, ce sera comme déverser des frais au centre d'éducation physique : tous paient un tarif raisonnable mais c'est au choix des étudiants de s'en servir ou non. Nous avons vraiment poussé pour minimiser le coût du laissez-passer afin que le coup soit moins dur pour ceux qui ne s'en serviront pas.»

Aucune amélioration pour le service en banlieue

Alors il y aura des améliorations à la ligne 500 et à la ligne 241 mais qu'en est-il des autres lignes. Comme un étudiant habitant en banlieue l'a souligné, «plus d'autobus du centre-ville au campus n'est pas nécessaire à moins que je sois capable de faire la connexion entre mon autobus de région et celui de l'université».

De fait, cette entente ne prévoit aucune amélioration au service en banlieue. «Nous essayons ce que nous avons pendant une année et le service s'améliorera étape par étape. Notre priorité sera de faire en sorte que sur toutes les lignes passent des autobus dans toutes les régions assez tôt pour que tous les étudiants soient capables d'arriver à la première classe de 8h30.»

Le président de la SGA croit cependant qu'une fois les routes améliorées, plus de Sudburois se procureront des laissez-passer mensuels ce qui permettra au système de grandir encore.

Il précise également que le Collège Boréal et le Cambrian College, qui représentent respectivement 1 500 et 5 000 apprenants, devraient signer l'entente d'ici quelques années. «Une fois qu'ils verront que le système fonctionne bien, ils voudront en faire partie.» Et le potentiel est grand. Suite à cette étape, M. Norton croit que nous serons vraiment en mesure d'améliorer le système en banlieue. «Par exemple, pour le Collège Boréal, ce serait une priorité d'améliorer le service de la Vallée (lignes 703 et 704) car plusieurs apprenants viennent de cette région.»

Un rappel que cette entente est d'une durée d'une année seulement et que le tout est à renégocier à la fin de l'année universitaire. «On tiendra les étudiants au courant des progrès durant l'année», précise M. Norton. Pour de plus amples renseignements, veuillez communiquer avec Luke Norton au *sgapresident@laurentienne.ca* ou avec Gabrielle Lemieux, actuelle présidente de l'AEF, au *gx_lemieux@laurentienne.ca.*

Mon été dans le Bas-St-Laurent



Véronique Sylvain

Cet été, j'ai eu la chance de vivre une très belle expérience. En janvier 2006, je m'étais inscrite au programme d'échange interprovincial pour étudiant(e) s universitaires (PEI). L'emploi qu'on me proposait était un travail de guide animatrice dans un site historique et archéologique, le Fort Ingall à Cabano au Québec. Bien sûr, j'ai accepté!

Le PEI permet aux étudiant(e) s hors Québec de travailler dans un milieu de travail relié à leur domaine d'études ou qui correspond à leurs objectifs d'été. Les étudiant(e) s connaîtront une réalité sociale et culturelle d'une autre province, pourront perfectionner leur français (ceux pour qui c'est une langue seconde), de rencontrer des étudiant(e) s venant de différentes provinces canadiennes, de participer à des activités organisées et de voyager!

Nous étions vingt huit étudiant(e) s provenant de l'Ontario tandis qu'en Alberta ils étaient vingt et un. Il y avait aussi trois étudiant(e) s venant de l'Île du Prince Édouard, neuf du Manitoba et huit du Nouveau-Brunswick. Tous furent répartis un peu partout à travers le Québec.



Je suis arrivée à Cabano le 12 mai sur les frais du PEI. On nous a confié la tâche, nous les six guides animateurs sur place, de faire des visites guidées du site, des démonstrations archéologiques où nous expliquions l'origine de quelques artéfacts qui ont été retrouvés lors des fouilles archéologiques durant les années 1960, d'improviser, de renseigner les touristes au sujet de la région et du Fort Ingall et de se costumer en soldats britanniques ou en paysans des années 1839-1842. Nous avons dû faire du théâtre, en plus de retenir plusieurs renseignements au sujet du site. J'ai adoré mon expérience de travail!

La population de Cabano est d'environ trois mille habitants. Dans ce village, il y avait ni McDonald's ni Tim Horton's, mais beaucoup de petits restos où j'ai dégusté de délicieux mets québécois. Je me suis régalée de poisson frais, crevettes, homards, etc. puisque le fleuve St-Laurent était près du village. Il y avait aussi une fromagerie à cinq minutes du chez nous ainsi qu'un bar laitier où j'ai pu savourer de la crème molle, assez souvent merci. (Même meilleure que celle du dépanneur Jackie à Moonbeam!)

Cabano est situé près du lac Témiscouata qui s'étend sur plus de 40 km en longueur. Il y la piste cyclable *Le Petit Témis* qui débute à Rivière-du-Loup et se termine à Edmunston au Nouveau-Brunswick. Sur ces sentiers, on peut s'entraîner, s'amuser tout en observant le merveilleux paysage. En voiture, Edmunston est à environ trente minutes de Cabano et près de cette ville, il y a l'État du Maine aux États-Unis. Direction ouest de Cabano, il y a Rivière-du-Loup, situé à environ 30 minutes. Étant donné que mon père est né et a vécu son enfance à Rivière-du-Loup, j'ai pu visiter beaucoup de parenté et d'ami(e) s. J'ai pu en apprendre davantage sur mes ancêtres, ma famille et la région. J'ai aussi visité la ville de Québec, Rimouski, Edmunston au Nouveau-Brunswick, la région de Charlevoix, Kamouraska, etc. Je suis même allée en croisières sur le fleuve St-Laurent où j'ai pu observer des baleines, des phoques et des bélugas!

Mon emploi dura du 15 mai au 11 août. Si vous êtes intéressé(e) s à participer au PEI, visitez le site *www.emploietudiant.qc.ca* ou envoyez un courriel au *infopeq@mess.gouv.qc.ca*. J'ai vécu une expérience très enrichissante où j'ai eu la chance de participer à une série d'activités, de voyager, de travailler dans un différent milieu de travail, d'apprendre beaucoup au sujet du Québec, de rencontrer pleins de gens et de m'inspirer. Cette expérience m'a aidée à prendre davantage confiance en moi et j'ai réalisé qu'il y avait bien plus de francophones au Canada que je le pensais!

Célébration en fin d'année, de l'équipe de l'Orignal déchaîné



Suite à une année assez laborieuse, l'équipe de l'Orignal déchaîné s'est lancée une fête le jeudi 12 avril dernier. La soirée débuta par une randonée équestre au Wagonwheel Ranch de Hanmer et s'est poursuit chez Respect is Burning où nous avons souper.



La Californie démystifiée :
Le carnet de deux voyageurs





Josée Lapalme et Serge Dupuis

La Californie, cette place imaginée dans la mémoire collective de la planète, est bien connue parce qu'on l'a immortalisée dans un si grand nombre de romans, de chansons, de films et d'émissions télévisées. C'est sûr que la version hollywoodienne de la Californie existe: les vedettes arrogantes, les demeures extravagantes, les plages qui s'étendent sur des miles et des miles, le soleil à n'en plus finir… à la découverte de cette place imaginée, nous avons su solutionner une partie du mystère.

Il y a quelques milliers d'années, comme ailleurs en Amérique du Nord, quelques soixante tribus d'Amérindiens s'étaient installées dans cette région. Au XVIIIe siècle, les Espagnols, connus comme les Conquistadores ont été les premiers Européens à s'installer et ainsi à établir des missions dans le but d'évangéliser et d'assimiler les Amérindiens qui s'y trouvaient!

Suite à la déclaration d'indépendance du Mexique, en 1822, le territoire californien devint une terre mexicaine.

Misée par les impérialistes américains qui rêvaient de faire des États-Unis un pays et désirée durant la ruée vers l'or, la Californie a été prise au Mexique et transformé en État américain en 1850. Plus d'un million de Chinois, de Mexicains et d'Américains de l'Est du pays ont émigré durant ces années d'effervescence. Durant la crise économique des années 1930, ce fut au tour des Européens et d'agriculteurs américains de l'est de s'installer sur les terres agricoles des vallées de l'Intérieur.

Les paysages de la Californie contiennent suffisamment de variété pour plaire à tous les goûts. Dans les parcs nationaux, vous pouvez trouver d'immenses montagnes et, dans les vallées, des forêts extraordinaires comme celles au Sequoia National Park où se retrouvent les arbres les plus volumineux du monde; ceux-ci mesurant environ 100 m en hauteur, 15 m de diamètre et quelques 2000 ou 3000 ans d'âge! Ce n'est pas tout... il y a aussi le Yosemite National Park qui offre d'immenses montagnes ainsi que la cinquième plus haute chute au monde. C'est vraiment une vue incroyable!

La Californie contient des plaines semi désertiques et plusieurs plages au bord de l'océan Pacifique.





Dans ces plaines fleurit beaucoup de végétation même si le climat y est très sec. Vous y trouverez des semences traditionnelles telles que les tomates, les tournesols, les concombres mais aussi des plants qui nous étaient étrangers tels que les plants d'avocats, les amandiers, les plants d'artichauts et on en passe. Et n'oublions pas les vignobles abondants dans les vallées de Napa et de Sonoma qui produisent des vins savoureux distribués à l'échelle de la planète.

La Californie contient aussi des villes qui sont dignes de voyages à elles seules! Premièrement, San Francisco, c'est une ville sans équivoque! Il y a d'abord le pont Golden Gate qui s'élève vers le ciel et marque le paysage montagneux environnant. Qui aurait cru qu'arrivées à un carrefour, des automobiles doivent toujours descendre ou monter une côte. Tony Benett avait raison de chanter "where little cable cars climb half way to the stars". Envisageant une rue, on a l'impression de voir un mur de pavé qui monte vers les cieux! Méfiez-vous de cette ville si vous avez le vertige! San Francisco se distingue par ses maisons « townhouse » au style victorien et son architecture art deco, ses « trolleys », le plus grand quartier chinois au monde (ailleurs qu'en Chine bien sûr!), ses fruits de mer, la prison Alcatraz ainsi que l'esprit d'ouverture de ses citoyens.

Sur le plan ethnographique, la Californie étonne par sa diversité. En 2000, le recensement américain observait que la Californie constituait un des quatre États américains où la population blanche était minoritaire. En raison de la forte immigration mexicaine, Los Angeles est devenue la troisième plus grande ville mexicaine de la planète.

Ce coin du monde se distingue de l'essentiel des États-Unis où l'on trouve parfois des gens peu patients, parlant à un timbre élevé, excessivement patriotiques et quelque peu ignorants. À l'inverse, en Californie, on s'aurait cru chez nous car les gens nous avons croisés étaient sympathiques, accueillants, libéraux et souvent éduqués. Par ailleurs, la Californie est un des États où l'on investit le plus dans le haut savoir: le succès du réseau de la University of California en témoigne.

Un fait nous a cependant fort déçu: l'âge légal de consommation d'alcool est de 21 ans. Bêtise! Cette restriction, on nous l'a rappelée, à plusieurs reprises et elle demeure strictement imposée. Dans votre jeunesse, quand vous étiez au restaurant avec nos parents, vous aviez le droit de prendre une petite gorgée de leur boisson... mais en Californie il n'y en a pas question! Les restaurateurs se méfient d'une amende assez lourde pour même les infractions les plus minimes. Aussi, dans les restaurants, le pourboire est inclus dans l'addition et les serveurs sont souvent très généreux, c'est-à-dire généreux envers eux-mêmes: ils se donnent une tranche de souvent plus que 18%!

D'autres péripéties fort intéressantes sont dignes de mention: Presque toutes les toilettes publiques sont garnies de couvercles de trône jetables. Il y a aussi les véhicules utilitaires sport (VUS ou SUV) qui composent près de la moitié des voitures sur la route! On pensait avoir beaucoup de VUS ici à Sudbury mais il n'y a pas de similarité avec la Californie! Et pourtant, l'essence n'est pas moins chère aux États-Unis. De plus, depuis 1997, la Californie a une loi « 3 strikes and your out », c'est à dire qu'après trois infractions criminelles, un citoyen se verra enfermé en prison à vie! Et une vieille loi interdit toujours de manger une orange dans son bain....bizarre!

La Californie vaut le détour (malgré l'envolée de 10 heures à trois escales et les six heures de route pour s'y rendre). Cet État détient un cachet spécial et nous y retournerions sans hésitation. Ceci dit, en bout de ligne, on se sent toujours mieux chez soi, au Canada, et dans notre beau lit chaud!

Pour de plus amples renseignements: STARR, Kevin. *California: A History*. New York, The Modern Library, 2005. 370 p.



Joseph Gagné

Salut la gang! Quatre mois de vacances bien méritées et voilà que je dois me dégourdir les doigts, ranger mon costume de bain et dépoussiérer le vieux clavier pour une nouvelle saison comme chroniqueur de l'étrange!

Rien de bien gros à signaler cet été : quelques canulars (comme d'habitude), un en particulier ayant capté l'attention internationale. Il paraît que le cousin de notre sasquatch se promènerait dans le coin de la Malaisie! Un chercheur local en particulier a semé le doute sur toute l'affaire lorsqu'il avait déclaré avoir en sa possession des photos de la créature en question. En fin de compte, la communauté internaute de cryptozoologues amateurs et professionnels a réussi à dénoncer les photos qui s'avéraient être, en réalité, des découpures d'images du livre L'odyssée de l'espèce, un livre truffé d'illustrations de la théorie de l'évolution de l'homme. Dossier clos une fois pour toute? Pas nécessairement.



D'autres chercheurs insistent, malgré ce canular osé, qu'une bête mystérieuse existe réellement en Malaisie. Il s'agirait, apparemment, d'une nouvelle espèce semblable à l'orang-outang.

Côté canadien, il semble qu'une créature mystérieuse soit en train de massacrer des chiens de tra"ne au Manitoba. Sans nous fournir des détails sur l'identité de la bête, la CBC rapporte que trois chiens ont été éviscérés tandis que quatre autres ont disparu. Les chefs de la réserve du lac Brochet ont averti leurs concitoyens de se tenir loin de la région où les chiens ont été retrouvés. En espérant que je pourrai vous éclaircir davantage sur cette histoire, je serai à l'affût d'autres renseignements.

En ce qui concerne la vie sur le campus, je n'ai pas grand chose à signaler, sauf peut-être une humble suggestion d'un buveur de vin : je ne suis pas fort sur la bière, mais je suggère à ceux qui n'aiment pas les bières populaires de se tourner vers les produits d'Unibroue. Leur gamme de bières intrigue le palais. Mais pourquoi est-ce que je parle de bière dans une chronique sur l'insolite? Eh bien, je me suis tourné vers cette entreprise à cause de son idée géniale de nommer ses bières en hommage à divers légendes québécoises dont la Maudite (ode à la Chasse-Galerie), la Trois-Pistoles (clin d'oeil à la légende du Diable ayant été forcé à construire une église contre son gré), entre autres. Je suis toujours un grand amateur de vins, mais je garde une place spéciale pour ces bières québécoises sur ma liste de dégustation! (Vous pouvez vous renseigner sur ces produits dans leur site: www.unibroue.com).

Au plaisir de passer une autre année magnifique avec nos chers lecteurs et lectrices, Santé!

---

suite de «L'histoire de la presse...

1987 à aujourd'hui : une période de relative stabilité

Finalement en septembre 1987, *l'Orignal déchaîné* a fait son entrée sur la scène étudiante. L'effervescence qui stimulait l'équipe pionnière de *Réaction* semble aussi avoir animé celle de *l'Orignal déchaîné*. Dans les premiers volumes, on contestait la formule des institutions bilingues et poursuivait la quête d'institutions d'éducation postsecondaires françaises en Ontario. Par exemple, en septembre 1987 fut publié un article intitulé « Nous ne devons pas sacrifier notre culture sur l'autel du bilinguisme ». Par la suite de telles revendications ont été maintenues tout en faisant une couverture des grands développements politiques et culturels et en sondant des questions d'intérêts. Par ailleurs on peut y témoigner des grandes querelles entre la *Students General Association* et l'AEF. L'humour, les entrevues et les enquêtes faisaient partie des techniques pour transmettre les grands thèmes.

Ainsi, alors que le *Lambda* serait demeuré la publication étudiante anglophone, soit depuis 1960, la presse étudiante francophone à l'UL serait passée par sept publications avant d'aboutir en 1987 avec *l'Orignal déchaîné*. (Notons aussi qu'à l'automne 1999, le *Franco-Lambda*, soit un maximum de deux pages d'articles français, du genre informatif, étaient insérées dans le *Lambda*.) Qu'est-ce qui explique cette instabilité de la presse francophone? Ce serait très facile de prétendre que le manque de participation y est le seul responsable. Or, le niveau de participation a aussi eu ses hauts et ses bas du côté du *Lambda*. Tout récemment en 2003, le Lambda a cessé publication dû à des mésententes avec la SGA. Remarquez que c'est le 45e volume cette année et on le 47e comme ce le serait si Lambda aurait par à tous les ans.

On aurait plutôt tendance à reconnaître l'aspect indépendant et autonome de la presse étudiante francophone comme responsable de son instabilité. L'indépendance avait son prix car les subventions n'étaient pas garanties par un groupe en particulier quoi que certaines gens et associations, dont l'AEF, ont contribué à la production de multiples publications. Pour l'instant, *l'Orignal déchaîné* aurait réussi à éviter cette entrave en recevant son financement directement des étudiants inscrits à l'AEF. Reste à voir si le passé demeurera une indication de l'avenir ou si ce journal s'est simplement mieux adapté à la réalité de l'UL.

Pensée Orignale
Si vous voulez nettoyer votre système, asseyez-vous sur un morceau de fromage et avalez une souris.
Johnny Carson

l'ORIGNAL DÉtBAQUÉ
le journal orignal de l'Université de l'Ontario français

Sudbury — volume 4, numéro 13 - mercredi le 10 avril 1991 — courrier 2e classe

Greenpeace en croisade

Les condoms usés: un problème capotant

Greenpeace vient de lancer sa toute dernière croisade écolo- ... retrouvent, en fin de compte, dans les eaux de la côte Atlan- ... cause d'asphyxie chez les pois- sons. Les plus petits poissons ... peace recommande fortement (pour les avoir essayé). Il s'agit ... et moins nocifs pour le corps humain, n'entraînant aucune

LA LIBRAIRIE FOLLET APRÈS UN AN: CE QUE L'ADMINISTRATION EN PENSE



Serge Dupuis

Il va sans dire que *l'Orignal* et la librairie Follet n'ont pas fait histoire d'amour durant la dernière année académique.

À quatre reprises, ce journal a publié des textes qui dénigrait carrément le service de la librairie privée arrivée en mai 2005. Le journal a fait écho du mauvais service, du prix exorbitant des manuels, de l'arrivée en retard de manuels et de l'absence des manuels usagés en français. M. Gerry Labelle, le gérant des Services financiers de l'Université Laurentienne, était chargé de la transaction de la librairie de l'université à Follet et il nous a accordé une entrevue en juillet.

«La librairie est encore notre librairie. Les employés sont encore les nôtres et puis ils font partie du même syndicat que les autres employés. Le seul qui n'est plus employé, c'est le gérant.» Follet est dorénavant le gestionnaire de la librairie qui demeure la propriété de l'université.

En demandant ce qui a poussé la vente de la librairie à Follet, M. Labelle a pour son dire que c'était une question de service. «L'ancienne librairie recevait plusieurs plaintes au niveau du service et l'on est allé voir ce qui se faisait ailleurs. Le collège Cambrian comme plusieurs institutions collégiales et universitaires au Canada et aux États-Unis travaillent avec Follet depuis des années. Ils sont les spécialistes dans leur domaine parce qu'ils font ça pour vivre.» Le gérant des Services financiers estime que l'administration a fait ses devoirs avant de procéder avec l'arrivée de Follet.

Il convient toutefois que plusieurs n'ont pas aimé cette transaction. «Plusieurs gens n'aiment pas que ce soit une compagnie privée qui s'est installée dans l'université mais on voyait plus d'avantages que de désavantages. Depuis ce temps, l'université s'engage à travailler avec Follet pour améliorer le service».

Le fait que certains manuels soient entrés deux mois en retard s'explique par plusieurs facteurs. Il y a certains éditeurs qui n'impriment pas de livres avant que la commande soit entrée, il y a certains profs qui remettent leur liste de manuels bien après la date butoir de la mi-mai et il y a parfois des étudiants d'autres institutions postsecondaires ou des étudiants d'ailleurs qui achètent les manuels commandés spécifiquement pour des étudiants laurentiens.

Alors s'il y a toujours eu des plaintes, est-ce que la dernière année est mieux allée que les années précédentes? Selon le directeur des Services financiers, «les choses améliorent peu à peu. La librairie a fait face à plusieurs défis mais maintenant ils ont fait un cycle». M. Labelle ajoute que le choc est maintenant passé, que les employés et la compagnie s'est adaptée et que c'est durant l'année qui viendra que les gens verront des progrès concrets. Par exemple, le magasinage en ligne est en pleine expansion et des rénovations sont prévues durant l'année à venir.

Il y avait plusieurs manuels qui sont entrés en retard durant la session d'automne car Follet avait commandé le nombre exact de manuels requis. Mais à la session d'automne, on avait décidé de commander 10% de plus, ce qui, selon M. Labelle, «a réglé plusieurs problèmes».

«Ça va prendre du temps à régler les choses. Lorsqu'il y a des plaintes, le plus tôt qu'on le sait, le plus tôt qu'on peut agir. On aime connaître les inefficacités afin qu'on puisse s'en occuper. On veut tous plaire aux étudiants.»

En ce qui concerne la couverture médiatique de la dernière année, M. Labelle est d'avis que l'Orignal était très critique. «Les articles étaient très biaisés et certaines choses qui ont été dites n'étaient pas justes.»

Cependant, un problème perdure toujours au niveau des manuels de référence en français. À faire une visite à la librairie, vous remarqueriez qu'AUCUN texte de référence, sauf les dictionnaires, n'est en français. Qu'en est-il de cette situation? M. Labelle estime qu'ils s'en viennent. «Notre priorité en changeant de compagnie, c'était les manuels de cours. On laissé tombé les textes de référence pour se concentrer sur l'essentiel. Maintenant, ils commencent en achetant des textes de référence en anglais et puis les textes en français vont venir» mais il ajoute qu'il faut mettre sur les tablettes «des livres qui vont se vendre».



Et si les étudiants ont des reproches à faire au cours de l'année à venir, ils peuvent s'adresser au préposé qui commande les livres, ensuite au gérant de la librairie et si le problème persiste, à M. Gerry Labelle.

Reste à voir comment le tout se déroulera cette année. Quel que soit le résultat, *l'Orignal* s'assurera de vous garder à jour.

L'Orignal déchaîné de 1992 à 2006: À venir dans une bibliothèque près de chez vous!

Amélie L. Dugas

L'an passé, dans le dernier numéro de *l'Orignal déchaîné*, un article porta sur la collection incomplète du journal en microfilm à la bibliothèque J.N. Desmarais. Au cours de l'été, il y a eu du progrès car elle sera complétée d'ici le mois d'octobre. Seuls les volumes de 1987 à 1992 étaient préservées par microfilm tandis que les autres ne se trouvaient qu'aux archives.



L'équipe et l'administration de la bibliothèque ont réussi à faire avancer les démarches. L'Orignal a réussi à compléter la série grâce à ce que nous ont appris des archivistes de l'Université d'Ottawa au sujet de la préservation des journaux. Ce moyen est le plus efficace, paraît-il, pour préserver le papier journal, un support qui s'effrite rapidement en raison de la quantité de produits chimiques qu'il contient.

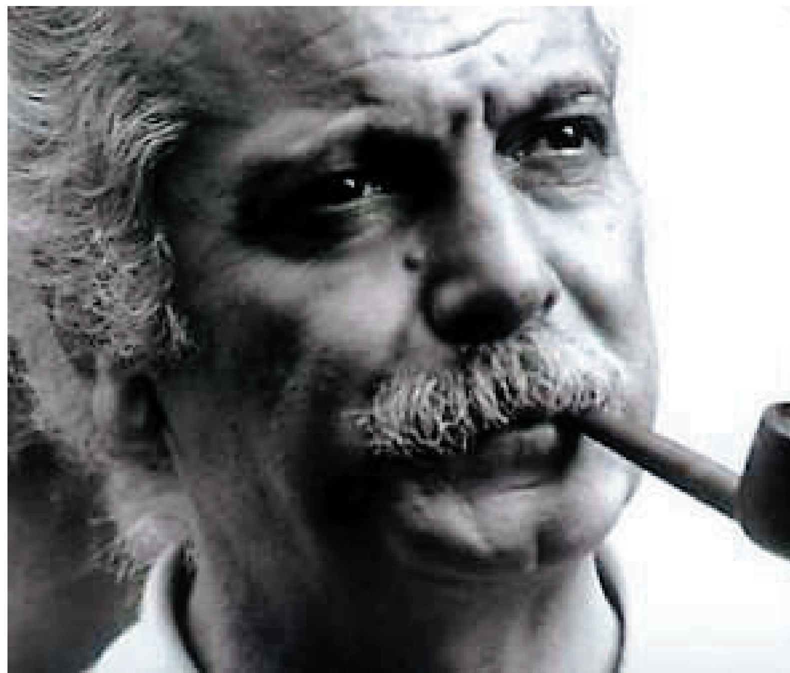
Avis aux intéressés, vous pouvez toujours relire *l'Orignal* de 2000 à 2006 en format PDF à partir de notre site *www.lorignal.laurentienne.ca*.

Ainsi, c'est d'ici le mois d'octobre que sera disponible la bobine qui contiendra tous les numéros de *l'Orignal* de 1992 à 2006. Cet outil de recherche pourrait être un atout à vos recherches qui portent sur les actualités de l'époque que se soit sur campus, dans la région, dans la nation ou dans le monde. De même, il vous permettra de découvrir les sujets qui fascinaient et continue de fasciner les étudiants.

À vous de le découvrir ou de le redécouvrir!

Aimer Georges Brassens, passionnément

Fabien Cishahayo



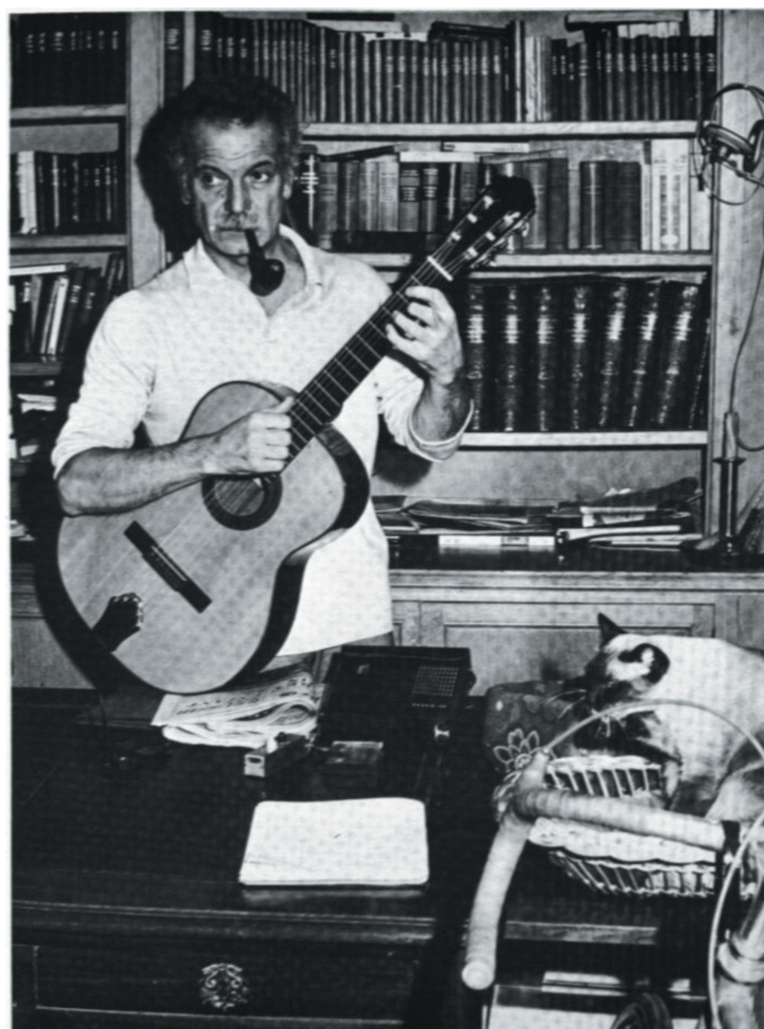
Comment diable un négro-africain né au fin fond de l'Afrique centrale peut-il se passionner pour Georges Brassens, un chanteur tellement franco-français que son œuvre est difficilement traduisible dans une autre langue ? Le secret de cette sympathie intellectuelle est à chercher du côté de la noix de coco, un fruit typiquement tropical. Pour être consommé, le fruit demande de la patience et du courage, mais une fois que vous avez cassé la coque, qui est très dure, vous êtes bien récompensé : vous découvrez un fruit tendre avec en prime à l'intérieur un jus d'un goût exquis. Le fruit est, contrairement aux prunes, dur à l'extérieur, mais tendre à l'intérieur. Tel est aussi Brassens : un géant au cœur tendre, un dur à cuire à l'extérieur, mais avec, à l'intérieur, un cœur en or massif ! Vous pensiez rencontrer un français, très enraciné dans son terroir. Qui «gueule comme un turlupin» et dit des gauloiseries à tout bout de phrase. Le polisson (mauvais garçon) de la chanson française, le pornographe du phonographe, comme il s'appelle lui-même. Puis vous découvrez un homme profondément humain, qui met les mots sur vos colères, vos frustrations, qui exprime avec des mots touchants de poésie votre propre révolte devant la bêtise des humains et des institutions. Puis vous en tombez amoureux, passionnément (forcément) qui que vous soyez et quel que soit la province de l'humanité dans laquelle vous être né. On ne peut pas connaître Brassens sans en tomber amoureux ! On ne peut pas en tomber amoureux, un peu ou beaucoup : on l'est passionnément !

Georges Brassens est né à Sète, dans le sud de la France, en 1921 et s'est éteint en 1981, victime d'un cancer de l'intestin. Son père était maçon, ce qui, aux dires d'un biographe, explique pourquoi l'individu a l'air si bien bâti ! La bedaine généreuse, la moustache abondante, rien ne prédestinait ce fils d'ouvrier à devenir le monstre sacré de la chanson française qu'il est devenu. Il connaîtra en effet des débuts difficiles. Ayant fait très peu d'études – peut-être les considérait-il comme tout à fait secondaires comme Marc Favreau, dit Sol – il fera un peu de tout dans la vie avant de trouver sa voie. Il travaillera dans un usine de fabrication automobile (chez Peugeot, je crois) mais sans jamais cesser de caresser un rêve : celui de monter sur une scène pour gratter la guitare et sortir des chansons du ventre du précieux instrument.

Mais encore fallait-il que le chanteur ait des choses à dire et trouve les mots justes pour les dire. Alors l'ouvrier se mettra à la lecture des classiques de la poésie française : François Villon, Paul Verlaine, Charles Baudelaire et surtout Victor Hugo. Il exploitera aussi, lui qui se définit comme un mécréant, l'immense culture qu'il a accumulée au fil des ans, notamment la culture biblique. Quant aux choses à dire, il y en avait plein dans sa tête et dans son cœur, comme en témoignent les thématiques qu'il a exploitées. Chanteur engagé, enragé, diraient certains, Brassens est un témoin privilégié de son temps, dont il dénonce les dérives – notamment la guerre – l'hypocrisie – notamment la morale chrétienne - l'inauthenticité, la course aux biens matériels, le manque de compassion envers les plus démunis, etc.

Éloge des plus humbles ou quand la poésie chante la grandeur des petites gens.

Georges Brassens est d'abord un anarchiste. Anarchiste vient du grec – a – privatif et archein, dominer, pouvoir. L'anarchiste est, selon le dictionnaire, l'adversaire acharné de l'ordre. L'anarchiste aime l'anarchie, une situation politique caractérisée par l'absence de pouvoir. Mais comme l'écrivait un de ses contemporains, Albert Camus, il existe deux types d'anarchistes : les anarchistes cyniques et les anarchistes généreux. L'anarchiste cynique est celui qui tire à boulets rouges sur les gens en position de pouvoir, sur les institutions, sur les politiques, qui veut tout détruire sans rien proposer comme alternative.



L'anarchiste cynique veut tout dynamiter sans jeter les bases d'un nouvel édifice. L'anarchiste généreux est différent : il dénonce le désordre établi, l'injustice et le mensonge institutionnalisés. Il veut tirer sur les individus et les institutions, mais pour les corriger, les redresser, au nom d'une morale, au nom d'un idéal humaniste. Les institutions broient les personnes, brisent des vies : elles sont sourdes et aveugles. Brassens veut détruire les institutions pour les «reformater», les réhumaniser. Cette réhumanisation commence par la célébration des plus humbles parmi nos frères humains, ceux que la vie a brisés, les damnés de l'enfer terrestre.

Dans la galerie de portraits de ceux dont Brassens va célébrer la grandeur, on retrouvera des prostituées, des voleurs qui dérobent une pomme ou qui brisent une vitrine pour manger un bout de pain, des fossoyeurs, etc. Des gens dont la vie n'intéresse personne et dont le destin est enfermé dans la froide compilation des statistiques de la criminalité.

Commençons par les prostituées. Le chanteur nous rappelle que celles qu'on appelle généralement et dédaigneusement les filles de joie ont généralement comme parents des hommes de peine. Et bien qu'on les appelle les filles de joie, « c'est pas tous les jours qu'elles rigolent». Harcelées par les policiers (que Brassens dit aimer sous la forme de macchabées, c'est-à-dire de cadavres), elles doivent souvent coucher avec des salauds « qui se trempent jamais dans l'eau » (La complainte des filles de joie). Brassens aime les prostituées, non pas pour ce qu'elles font – il ne le souhaiterait à personne - mais pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des êtres humains, même si la marchandisation de leur corps en fait des objets. Dans deux vers d'une beauté incomparable, le poète profondément chrétien (bien qu'il s'en défende) affirme, comme s'il était devant une foule fanatisée décidée à lyncher ces pauvres femmes :

Ne jetez pas la pierre à la femme adultère

Car je suis derrière.

Georges Brassens nous propose aussi une poésie touchante quand il parle d'un pauvre fossoyeur, qui, comme son nom l'indique, passe sa vie à enterrer des frères morts. Ses concitoyens sont tentés de le fustiger parce qu'«il gagne sa vie sur le dos des morts». Ils soutiennent que, devenu insensible, il ne partage pas la peine des parents des disparus. Qu'il balance allègrement des pelletées de terre sur les leurs et s'en va, le soir, au fond d'une taverne, «boire» son salaire journalier sans état d'âme. Le pauvre fossoyeur réplique que, au fond, c'est le cœur serré qu'il enterre ses semblables trépassés. Que c'est la gorge nouée d'émotion qu'il lance la dernière pelletée. Mais il affirme du même souffle que si les gens ne mourraient pas, c'est lui qui passerait l'arme à gauche, qui se retrouverait sur le carreau, qui crèverait de faim. Cruel paradoxe ! Mais le Bon Dieu, dans son Auberge céleste, sera seul juge. Il sait que ce pauvre fossoyeur n'a pas le fond méchant et ne souhaite jamais la mort des gens…Mais il faut bien qu'il travaille pour vivre et nourrir ses enfants et pour cela, il faut bien que les gens meurent….Alors, lance-t-il au dernier mort qu'il a enterré,

« Si du fond de la tombe on voit le bon Dieu

Dis-lui la peine que m'a causée la dernière pelletée ».

Pauvre Martin, une dernière pièce, dresse le portait d'un individu effacé, qui mène sa vie dans la simplicité, tirant le diable par la queue mais ne se plaignant jamais du sort que le Ciel lui a réservé. Quand la mort vient le chercher pour qu'il entreprenne «le grand voyage», celui dont

Les étudiants étrangers peuvent désormais travailler hors-campus

Canada Newswire

« Les ententes de travail hors campus faciliteront la tâche aux étudiants pour acquérir de l'expérience sur le marché du travail canadien et pour gagner des revenus supplémentaires pendant leurs études. »



En avril dernier, l'honorable Monte Solberg, ministre de la Citoyenneté et de l'immigration, a annoncé que les étudiants étrangers étudiant au Canada pourraient dorénavant demander un permis de travail hors campus.

« Les étudiants étrangers apportent une contribution au Canada», a affirmé le ministre. « Ils enrichissent la vie sur le campus et dans la communauté avec des nouvelles idées et des nouvelles cultures. Ils constituent également un bassin important de futures travailleurs qualifiés dont les entreprises canadiennes ont besoin pour demeurer compétitives.»

Les étudiants étrangers injectent environ 4 milliards de dollars par an dans l'économie canadienne. Il y a environ 100 000 étudiant étrangers au Canada qui pourraient être admissibles au Programme de permis de travail hors campus.

Le programme ne vise pas à priver les étudiants canadiens d'emplois. Comme les Canadiens, les demandeurs devront se présenter à un concours pour obtenir l'emploi.

Citoyenneté et Immigration Canada (CIC) a signé les ententes avec la majorité des provinces pour mettre le programme en oeuvre et des ententessont actuellement en voie d'être finalisées avec le Nouveau-Brunswick et le Yukon.Ces ententes permettent aux étudiants étrangers admissibles fréquentant un établissement d'enseignement postsecondaire public et de travailler hors campus jusqu'à 20 heures par semaine pendant l'année scolaire et de travailler à temps complet pendant les congés.

Les étudiants étrangers admissibles peuvent immédiatement demander un permis de travail hors campus et pourraient être en mesure de travailler hors campus dès cet été. Le permis de travail est valide aussi longtemps que leur permis d'études.

« CIC collabore avec les provinces et les territoires pour faire du Canada une destination de choix pour les étudiants étrangers en faisant en sorte qu'il est plus facile pour eux de travailler au Canada pendant et apr`s leurs études» a souligné le ministre Solberg. « Les ententes de travail hors campus daciliteront la tâche aux étudiants pour acquérir de l'expérience sur le marché de travail canadien et pour gagner des revenus supplémentaires pendant leurs études», a-t-il dit.

La Fédération canadienne des étudiantes et étudiants. La Fédération étudiante universitaire du Québec, l'Asssociation des universités et collèges du Canada ont été consultées au sujet de cette initiative et elles appuient ces efforts faisant en sorte qu'il est polus facile pour les étudiants étrangers de travailler au Canada.

« Avec l'expérience sur le marché du travail canadien, les étudiants étrangers seront en mesure de s'intégrer plus rapidement à la population active. Cette initiative contribuera à comblert le manque de main d'oeuvre qualifiée au Canada», a mentionné le ministre Solberg.

---

suite de «Aimer Georges Brassens...»

personne ne revient, il ne cherche pas à jouer les prolongations, comme dans *La mort et le mourant*, la célèbre fable de Jean de La Fontaine. Il fait tout en toute discrétion et s'en va comme il a vécu, sans déranger personne, sans se plaindre. Il fait pour ainsi dire la mort buissonnière :

Il creusa lui-même sa tombe
En faisant vite, en se cachant
Et s'endormit sans rien dire
Pour ne pas déranger les gens
Pauvre Martin, pauvre misère
Creuse la terre, creuse le temps.

Célébrer l'amour, célébrer la vie…

Tout est-il donc si sombre dans l'univers du poète. Non, il faut suivre Brassens quand il chante l'amour pour s'en convaincre. Voyez plutôt : un jeune adolescent de 17-18 ans – on n'est pas sérieux quand on a cet âge-là, disait Arthur Rimbaud – sort avec son parapluie (C'est le titre de la chanson) «volé sans doute ce matin même à un ami». Aussitôt, comme envoyée du ciel, une jeune fille, un petit rayon de soleil, croise son chemin. Alors le jeune homme se précipite et offre un peu d'abri, partage son parapluie. Le bonheur, l'extase que ce moment lui procure, rien ne le rend autant que le refrain de la chanson :

Un petit coin de parapluie
Contre un coin de paradis !
Elle avait quelque chose d'un ange.
Un petit coin de paradis
Contre un coin de parapluie,
Je ne perdais pas au change, pardi !

On s'imagine le jeune homme disant (comme un autre passionné de notre Brassens) Georges Moustaki, : «Je déclare l'état de bonheur permanent», quand l'eau de pluie fait un joli chant «sur le toit de son parapluie». Mais hélas, les plus belles choses ont le pire destin, celui de durer peu. L'adolescent chemine quelques temps aux côtés de cet ange, jusqu'à ce que leurs chemins de séparent. Car bêtement, stupidement, même en orage, les routes vont vers des pays, dit-il. Et le jouvenceau regarde la jeune fille «partir gaiement vers son oubli». Quel adolescent(e) n'a pas vécu de tels moments de douce folie aux côtés de celui ou de celle qu'il aime, jusqu'à ce qu'un événement malheureux vienne mettre fin à la romance !

Autrement plus passionnant et plus humoristique est la chanson *Les amoureux des bancs publics*. Un classique de la chanson française et francophone. Les gens de peu d'esprit «qui voient de travers pensent que les bancs publics que l'on voit sur les trottoirs sont faits pour les impotents et les ventripotents», afin de leur permettre de se reposer un moment dans leur marche. Mais dit Brassens, «c'est une absurdité, car à la vérité», ils sont faits pour servir de décor, «pour accueillir quelque temps les amours débutants». Et le refrain de la chanson traduit bien cette vocation des bancs publics, inusitée, insoupçonnée des gens de peu d'esprit mais bien connue des gens raffinés :

Les Amoureux qui se bécotent sur les bancs publics
Bancs publics
Bancs publics
Et se foutant pas mal du regard oblique
Des passants honnêtes
Les amoureux qui se bécotent sur les bancs publics
Bancs publics
Bancs publics
En se disant des «je t'aime» pathétiques
Ont des petites gueules bien sympathiques.

Et la chanson se déroule au rythme des rêves des amoureux qui commencent à échafauder des projets d'avenir, imaginant le décor de leur chambre à coucher, choisissant le prénom de leur premier bébé. Les passants, faussement scandalisés, mais rêvant secrètement de se conduire comme les deux tourtereaux, les regardent de travers et n'ont pas de mots assez méchants pour dire leur désapprobation.

Mais les deux amoureux n'en ont cure. Ils se foutent de la désapprobation publique. Quand leur passion d'émoussera, que l'horizon de leur vie amoureuse sera assombri par de «gros nuages lourds», ils garderont un souvenir attendri de ces moments de vie intense, sur ces bancs publics où ils ont vécu « le meilleur morceau de leur amour».

Sacré Brassens ! Comment peux-tu, avec des mots si étonnamment ordinaires, produire une poésie aussi extraordinaire ? Peut-être est-ce là la différence entre le génie et le talent !

Un envieux doublé d'un idiot prétendait que tout le monde pouvait comprendre les écrits du philosophe Voltaire. En somme, Voltaire, ajoutait-il, c'est tout le monde ! Voltaire, cinglant, lui répondit du tic au tac : « Oui, mais tout le monde n'est pas Voltaire ». Avec un peu d'efforts, pour casser la coque, tout le monde peut comprendre et savourer les chansons de Georges Brassens. Mais tout le monde n'est pas Brassens. Tout le monde n'a pas l'immense génie de Brassens.

A suivre dans la prochaine livraison : *L'actualité de Brassens*.

Au moment où, partout dans le monde, des leaders sans vision prétendent résoudre des problèmes politiques dans le bruit et la fureur des confrontations armées, Brassens rappelle la bêtise des boucheries héroïques, dénonce la cruauté de la guerre. Et appelle opportunément à ceux qui proposent à leurs concitoyens de mourir pour des idées (la défense de la démocratie, le Grand Moyen-Orient, la lutte au terrorisme, etc), qu'il faut mourir pour des idées, mais de mort lente. Il dit surtout à ceux qui rêvent de sacrifier des vies (toujours celles des autres, ou celle des enfants des autres) pour défendre des idées : puisque vous pensez que l'on peut mourir pour des idées – l'idée est excellente – mais donnez donc l'exemple : mourez les premiers !

Fabien Cishahayo est professeur au Département de journalisme et de relations publiques (Communication publique) à l'Université de Sudbury

La semaine d'orientation

Tous les nouveaux étudiants sont invités à participer aux activités



LaurentianUniversity UniversitéLaurentienne

online ORIENTATION en ligne

Septembre 2006

	9h	10h	11h	12h	13h	14h	15h	16h	17h	18h	19h	20h	21h	22h
Dim 3		Foire d'info et BBQ gratuit (Grand-Salon)						Pièce Frosh pour la résidence universitaire (auditorium Fraser)						
Lun 4		Orientation pour étudiants adultes (11e Parker)			Parcours Laurentienne (départ du Grand Salon)			Pièce Frosh pour les hors-campus et les résidences fédérées (auditorium Fraser)						
			SGA - Journée à la plage (plage Laurentienne)											
Mar 5							AEF - Chasse au trésor (Grand-Salon)		Course fantastique (Terminus municipal - rue Cedar)			SGA - Casino Night (Pub Downunder)		
	AÉÉS - Orientation pour étudiants aux études supérieures (bureau de Liaison)													
	Kiosque d'orientation (Bowling Alley)													
Mer 6	Kiosque d'orientation (Bowling Alley)							AEF - BBQ à volonté (U de Sudbury)				AEF - Jeux à la piscine (Ben Avery)		
	SGA - Portes ouvertes (bureau SGA)								LAMPS - accueil avec café et biscuits (Bowling Alley)					
Jeu 7	Kiosque d'orientation (Bowling Alley)									AEF - Tournoi d'improvisation (l'Entre-Deux)				
											SGA - concert avec Metric * SGA seulement (Grand Salon)			
Ven 8	Kiosque d'orientation (Bowling Alley)			AEF - Tournoi de volley-ball sur plage (Ben-Avery)							SGA - Soirée Kareoke (Pub Downunder)			
				LOCS - BBQ pour étudiants hors campus (patio du pub Downunder)										
Sam 9										Vie spirituelle - BBQ (Chalet Robertson)				

LE TOP 10: VOITURES VENDUES

Serge Dupuis

Voici, en ordre décroissant, les voitures les plus vendues au monde:

Modèle	*Fabriquant*	*Conception*	*Fabriquées*
1. Corolla	Toyota	1966	23 000 000
2. Beetle	Volkswagen	1937	21 376 000
3. Riva	Lada	1972	19 000 000
4. Golf	Volkswagen	1974	18 454 000
5. Model T	Ford	1908	16 535 000
6. Sunny/Pulsar	Nissan	1966	13 571 000
7. Escort/Orion	Ford	1967	2 000 000
7. Civic	Honda	1972	12 000 000
9. 323	Mazda	1977	9 500 000
10. Renault 4	Renault	1961	8 100 000

Source: ASH, Russell. *The Top 10 of Everything, édition 2001*. Montréal, Reader's Digest Canada, 2000. 288 pages.

SUDOKU

Les grilles les plus populaires au monde

Pour compléter la grille, vous devez avoir les chiffres de 1 à 9 dans toutes les cases, à la fois verticalement et horizontalement. Bonne chance!

				1			9	3
1			2		4		5	6
				7			4	
7		4					6	8
6	2					4		9
	9			8				
8	3		6		1			2
4	1			9				

La solution dans le prochain numéro

Voici le tout premier numéro de *l'Orignal déchaîné* qui a paru à l'automne 1987. À cette époque, on faisait le montage à la mitaine, c'est-à-dire, qu'on avait pas d'ordinateur MacIntosh G5 super cher mais des dactylos. Après avoir tapé les articles, on plaçait les coupures de texte sur une table de montage et le collage était envoyé chez Journal Printing où la copie finale était réalisée. Lisez donc la légende de l'Orignal déchaîné... elle vous fera certainement rigoler.

édition spéciale de la rentrée numéro 1 le 14 septembre 1987

l'orignal déchaîné

le journal des étudiants et étudiantes francophones de l'Université Laurentienne

LE MYTHE DE L'ORIGNAL DÉCHAINÉ (HISTOIRE VRAIE)

L'orignal arrive en ville...

Il revient de loin cette fois-ci, en se cognant les bois -"j' connais plus les airs"- dans les couloirs étrpits de notre université.

Il a été discret, voire invisible, depuis deux ans, quoiqu'on ait entendu chuchoter à son sujet de temps en temps. Quand, par exemple, on a oui dire au printemps dernier que le journal de nos voisins anglophones (le "Brebis-da"?) cherchait à nous engeôler, à nous bercer dans le confort inquiétant d'une cooperation qui nous aurait dispensé d'avoir à nous occuper de choses ennuyeuses. Comme les décisions administratives ("suffit de payer votre part et de nous laisser faire"). Et même, pourquoi pas, de l'effort inutile de rédiger la moitie des articles (genre journal "semi-bilingue" à l'image de notre université). Nous y avons pensé deux fois: eux aussi d'ailleurs. Tout est bien qui finit bien...

Mais ce n'était pas fini. Quelques-uns parmi nous se sont mis a rêver de rechausser leurs grosses bottes afin d'aller ratisser les marecages derrière le campus a la recherche de ce fameux orignal. Celui qui, parait-il, il y a bien longtemps, serait sorti du bois pour participer a l'essor culturel franco-ontarien de la belle epoque, du temps ou les cheveux longs et les nuits longes s'entremêlaient pour créer et lancer la Nuit sur l'Etang, CANO, le T.N.O., Prise de Parole, etc... Mais faut dire que la brousse est dense, que les sentiers abandonnes sont à peine visibles et que l'été nous preferons les bords des lacs aux bords des marecages. Nous avons donc décidé d'attendre l'automne, d'attendre votre retour.

L'attente a été longue: chez nous, les mouvements de conservation de la faune culturelle sont affaire de patience et d'esperance. Toujours est-il que par une soirée fraiche de fin d'été, nous nous trouvions dans un bar bruyant-mais-pas-trop de la capitale des roches noires. Ce soir-là, les orignalophiles que nous sommes ruminaient mal leur nostalgie. Le spectre de l'orignal flottaient tant bien que mal parmi nous dans la salle sombre. On croyait voir tantôt un musicien crachant son coeur dans son micro, tantôt un poète qu'on apprenait à comprendre et à aimer, un cinéaste nous arrachant à la bêtise du box-office, une comédienne trop vraie sur scène si près, si près - et pourquoi pas- un voilier de journalistes étudiants se découvrant des idées et une plume et au diable les dissertations. Tout ce beau monde reuni dans d'immenses partys -compris, l'AEF?- où l'on dansait sur les airs de notre plaisir à nous voir tous bien vivants, enfin...

Là, nous nous sommes regardés dans les yeux -on aurait peut-être pas dû?- et soudain la fumée des cigarettes sentait la boule à mites. Notre coin du bar semblait devenu un vieux placard. Nous avons compris. Nous sommes partis chercher nos vieilles bottes, qu'on a lacees le coeur battant. Nous sommes sortis dans la nuit, nous avons marché longtemps, passé la bibliothèque et les résidences, jusqu'au fin fond du campus, au bord d'un petit lac dont l'eau sombre se confondaient avec les brumes frileuses de la nuit. (*Traduction: Pour un mois d'août, j'te dis qu'i faisait noèr pis frette au bord de c'te lac-là.*)

Là, de notre mieux, nous avons essayé de câller notre orignal. Au loin dans sa cabane près du pub, un agent de sécurité a hoché la tête en s'inquiétant des étudiants qui retenaient mal leur bière, à ce qu'il paraissait... De notre côté, nous hochions la tête de désespoir, essouflés, la gorge râpée, nous sentant un peu idiots sans que ça semble drôle. L'orignal nous aurait-il renié? Se serait-il dit que nous n'en valions pas la peine?

Mais soudain, un bruit de plongée. Près de l'autre rive, puis sur toute la surface du lac, l'eau devenait vivante, palpitante sous la lueur lunaire. Et nous avons aperçu une tête ornée de bois magnifiques taillant dans son approche la surface lisse du lac. (*Traduction: V'là tu pas l'orignal qui s'en venait en nageant vers nous autres.*) Longtemps nous avons suivi l'avance de la ramure énorme, muets d'admiration, jusqu'à ce qu'émerge ruisselant sur notre rive le corps musclé mur de l'orignal.

éditorignal

Il s'est mis à rire, nous voyant ainsi émerveillés, d'un rire formidable, enlevant, et contagieux puisque nous nous sommes mis nous aussi à rire à nous en tenir la bedaine. Faut croire que l'heure y faisait, et le décor: trois heures du matin, une petite bande d'explorateurs échevelés, pitoyables, assis à table chez un orignal bien recevant, autour d'une bouteille de vin rouge et de deux chandelles plutôt courtes. Au mur, des antiquités, des photos de récitals de poésie dans l'Entre deux, de pièces présentées à la Slague, de Nuits sur l'etang préhistoriques.

suite à la page 2



L'EQUIPE: voyages, rédaction, montage, visions orignales .... Bruno Gaudette
éditorial, idéalisme, rédaction-éclair, panache roux, montage .... Tiphaine Dickson
esprit critique, critique, rédaction, corrijeu de fôtes, panique .... Normand Renaud
belles jambes, montage, articles en retard (à la prochaine) .... Michel Courchesne
négotiations avec ordinateur récalcitrant, graphismes .... Michèle Renaud
voix magnifique, graphisme .... Daisy DeBolt
collaborateurs .... Guy-André Michaud, André Bertand, initiales de quelques peureux
bonne influence et Petit Robert .... Robert Dickson
Et bientôt: peut-être vous?

Léger coup d'oeil sur l'été

À l'Université Laurentienne...











À l'Orignal déchaîné...









